

Le poids de l'appartenance

Familles et parentés en Italie entre permanences et transformations*

SIMONETTA GRILLI^a, ROSA PARISI^b

^a Università di Siena, ^b Università di Foggia

1. Introduction. De nombreux chercheurs parlent de l'anomalie du cas italien, caractérisé par la permanence de «liens forts» même en présence de ce que Giuseppe Micheli (2008) identifie à des «choix faibles»¹, eu égard au fait qu'en Italie, le «faire famille» est encore conditionné par des logiques de réciprocité entre les parents et les enfants; par des logiques d'appartenance à un réseau parental, visible en premier lieu à travers les comportements résidentiels; par la qualité et l'intensité des liens familiaux; et par la persistance – sur le plan symbolique – de la représentation de la famille de type monogame et hétérosexuel. Au plan politique, ce dernier point est en revanche à l'origine du retard législatif en ce qui concerne la reconnaissance des unions libres et des familles constituées par des personnes de même sexe². Paradoxalement, tout cela va de pair avec une situation de faible natalité qui a entraîné une forte réduction de la taille de la famille et une perte de la centralité du mariage, de même qu'un lien de plus en plus lâche et instable, ce qui implique que la naissance de la famille ne détermine plus la légitimité de la filiation. Si l'on y regarde de plus près, il existe une «spécificité italienne», voire une véritable «anomalie» que l'on retrouve aussi par le passé, comme en témoignent la complexité et la diversité des formes de famille qui brouillent les typologies identifiées par Laslett (1965) et Hajnal (1965) pour l'Europe.

Dans la définition de l'«anomalie italienne», la coexistence de «liens forts» avec des «choix faibles» (au sens spécifié plus haut) occupe donc une place importante. Il faut souligner qu'en Italie, depuis toujours, les «liens forts»³ incluent également les relations de parenté spirituelle, d'amitié et de voisinage. Aujourd'hui, on les retrouve encore dans certains contextes communautaires, comme celui qu'a étudié Carlo Capello où l'on note une superposition constante entre parenté et voisinage (Capello 2008). La parenté spirituelle – autrefois dans l'ensemble de l'Italie et, encore aujourd'hui, dans certaines zones du pays (il en va de même pour d'autres aires de la Méditerranée et de l'Amérique Latine) – a représenté un moyen efficace pour élargir, consolider et orienter les relations sociales en général, et celles de parenté en particulier (Signorini 1981; Palumbo 1991; Héritier, Copet-Rougier 1995; D'Onofrio 2000, 2011) ou de l'amitié (Signorini 1982-1983). Ainsi le *comparatico* – ou compérage –, bien qu'il naisse d'une volonté individuelle, se nourrit des logiques et

* Cet article est le fruit d'une réflexion et d'une élaboration théorique communes aux deux auteures. On doit cependant la rédaction des paragraphes 2 et 5 à Rosa Parisi et celle des paragraphes 3 et 4 à Simonetta Grilli, l'Introduction et la Conclusion sont communes.

des pratiques de la parenté dans sa capacité de construire des liens sociaux «forts».

À partir de la seconde moitié du XX^e siècle, l'Italie a connu une série de transformations importantes affectant la famille dans toutes ses dimensions: nucléarisation, réduction de la taille, égalité entre les enfants nés hors mariage et ceux nés dans le mariage⁴. Même le recours à la procréation médicalement assistée est désormais une pratique qui concerne une partie non négligeable de la population, pourtant très souvent obligée de se tourner vers les services de cliniques et de centres de soins pour l'infertilité à l'étranger, du fait des limites imposées par la loi 40/2004, l'une des plus restrictives d'Europe⁵. Au cours des dix dernières années, on observe dans les différentes façons de former une famille les effets du divorce et des recompositions familiales, et l'affirmation des unions libres, tout autant hétéro qu'homosexuelles, qui indiquent une évolution significative des pratiques, des conceptions et de l'éthique parentale dans les relations entre les genres et les générations (D'Aloisio 2007; Zanatta 2008; Grilli, Zanotelli 2010; Parisi 2014). De plus, les migrations accompagnées de processus de transnationalisation engendrent au sein de la société italienne de nouvelles formes de relation parentale (*relatedness*) et de nouveaux imaginaires familiaux. Il suffit à cet égard de signaler les processus de «familialisation» visibles au sein des couples mixtes, constitués de personnes de nationalités différentes (deux étrangers ou un Italien et un étranger) (Parisi 2008; Peruzzi 2008; Guarnieri, Iaccarino, Prati 2011), et dans les couples où interviennent celles que l'on appelle des «*badanti*» (gardiennes), à savoir des femmes presque toujours immigrées qui fournissent une assistance à domicile aux personnes âgées et aux malades.

A partir des recherches effectuées au cours de ces dernières années, nous nous proposons d'analyser les discontinuités et les continuités repérables dans les modes de construction d'une famille en Italie, «en dépassant la dialectique tradition/modernité» (Barbagli, Castiglioni, Dalla Zuanna 2003; Rosina, Viazzo 2008), ce qui dans le cas présent consiste à établir une relation entre la situation actuelle et celle du passé récent, où différentes «cultures de la famille et de la parenté» (Piasere, Solinas 1998) caractérisaient les diverses réalités de la Péninsule. Ce concept inclut l'ensemble des pratiques (choix du logement; modèles éducatifs; formes de consommation alimentaire; codes expressifs et codes de la socialité) et des représentations (conceptualisation de la famille; images de la famille; idéologies des genres) qui définissent les styles de vie d'un groupe familial ainsi que les pratiques et les représentations qui renvoient à la classe sociale, aux origines régionales, aux conditions sociodémographiques et, plus généralement, au capital économique, social et culturel des individus⁶. On trouve une correspondance intéressante de ce concept dans l'expression: «nouvel esprit de famille» (Attias-Donfut, Lapierre, Segalen, 2002), qui est proposé comme grille de lecture des processus de construction de la continuité des relations familiales, garanties – davantage que par la «reproduction d'un métier, d'un patrimoine, d'une position sociale» – par l'héritage d'une «histoire», d'une «mémoire», d'une «culture» commune. Dans la définition des auteures, l'«esprit de famille» devient «une façon d'être entre soi, tout en restant soi-même, qui s'accommode de la célébration de l'individualisme et de la promotion de l'autonomie, caractéristiques du monde contemporain, tout en

assurant liens et continuités» (*ivi*, 9). Il ne s'agit donc pas, comme les auteures elles-mêmes le précisent, d'un «monde perdu» mais d'un monde qui interprète les transformations contemporaines dans la production de sujets, en termes de construction d'autonomie et d'autoréalisation, dans le contexte de la continuité des solidarités des relations familiales (De Singly 2003).

Les continuités et les discontinuités seront mises en évidence à l'aune d'un certain nombre d'aspects: les modalités de formation de la famille, en particulier les règles résidentielles; les formes de la reproduction, c'est-à-dire les choix reproductifs; et enfin les formes de l'interaction entre les générations, qui indiquent la force des liens de parenté dans la construction de réseaux sociaux de solidarité et d'appartenance.

Le nœud appartenance/dépendance, entendu comme facteur-clé des relations familiales et parentales (Solinas 2004; 2010; Cutolo 2010; Vatta 2011-2012), renvoie à une pluralité de plans connectés entre eux (qu'ils soient économiques, affectifs, juridiques, d'assistance). Cette relation s'articule et prend différentes directions et valeurs selon les formes, les temps et les stratégies à l'œuvre dans la formation de la famille, tout comme dans les pratiques et les solidarités familiales, la classe sociale, les politiques de *welfare* (c'est-à-dire de sécurité sociale), qui en Italie, au sein d'une orientation nationale commune, présentent pourtant des spécificités régionales. La proposition d'une interprétation des rapports de parenté en tant que rapports de dépendance personnelle, permet de reconceptualiser la parenté comme un lien libéré de la logique des liens de sang et d'affinité. Si la dépendance constitue le noyau stable des rapports familiaux et parentaux, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'une dépendance présentant différents niveaux de besoin et d'intensité, et est de ce fait sujette à évoluer au cours d'une vie. Dans le contexte italien, la dépendance inhérente aux «liens d'origine» (la famille d'origine) ne s'interrompt pas, mais persiste plus longtemps qu'ailleurs. Au-delà du fléchissement progressif des rapports originaux de dépendance avec ceux qui nous ont engendrés (physiquement ou socialement), d'autres relations, en général choisies, s'ajoutent et élargissent l'entourage du réseau d'origine (Vatta 2011-2012). La dimension du choix s'insinue donc dans les pratiques familiales et parentales en redéfinissant également les relations fondées sur une appartenance *ascriptive* ou *prescriptive*, et en donnant naissance à des «relationalités parentales» (*relatedness*) nouvelles et inédites. Et ce n'est pas un hasard si, depuis quelques années, on s'interroge sur la possibilité de mesurer les formes que prend la dépendance dans ses différentes articulations (économique, affective, symbolique, identitaire), pour en ce sens mesurer «le poids de l'appartenance».

Cet article se divise en deux parties. Dans la première, sont tracées les grandes lignes de la transition du passé au contemporain. Après avoir identifié les différences au sein des modèles de résidence, des modalités de formations de groupes de parentés localisés, des formes et des typologies des familles des différentes régions italiennes, et ce durant la période allant de l'époque moderne au début du XX^e siècle, nous décrirons les spécificités propres à l'affirmation de la seconde transition démographique (SDT).

Dans la seconde partie, les permanences et les changements sont analysés à partir de deux cas ethnographiques et concerneront les choix reproductifs en régime de faible natalité, ainsi que les processus de nucléarisation de la famille oscillant

entre poussées individualistes et liens familiaux – en tenant compte du fait qu’aujourd’hui, le devenir personnel de l’individu s’inscrit le plus souvent dans état de dépendance prolongée vis-à-vis de la famille d’origine.

2. Le passé: modèles de formation de la famille et groupes de parentés. Les chercheurs qui se sont occupés de la famille en Italie dans la période qui va de l’époque moderne aux années 1950, ont tout de suite souligné la spécificité du cas italien par rapport à l’histoire institutionnelle et politique des différentes régions; aux facteurs écologiques; mais aussi aux classes sociales ; aux rapports économiques et aux rapports de production (Barbagli 1984; Delille 1988; Albera, Viazzo 1992; Barbagli, Kertzer 1992; Da Molin 1990).

Dès le début, l’hypothèse de Laslett-Hajnal, qui incluait l’Italie dans le modèle méditerranéen de «famille», s’est révélée inadéquate pour représenter la complexité et la variabilité des modes de formation de la famille. Dans un livre de 1984, Marzio Barbagli – bien qu’il ait reconnu pour l’Italie préindustrielle la prédominance de la famille complexe – a souligné la pluralité des formes de famille pendant l’arc temporel allant du XIV^e au XX^e siècle. A partir des recherches d’histoire démographique alors disponibles, il identifiait trois systèmes de formation de la famille présents jusqu’au milieu du XX^e siècle: le modèle élargi, polynucléaire, lié à la règle de la résidence patri-virilocale, typique de l’Italie centrale et nord-orientale; le modèle de la famille-souche lié aux aînés, que l’on retrouve en zone alpine; et enfin le modèle de la famille nucléaire présent surtout dans les régions de l’Italie méridionale et dans les îles (Barbagli 1984; Barbagli, Kertzer 1992).

Barbagli 1984 a identifié toutefois dans ces diverses réalités géographiques, la présence simultanée de différentes manières de former une famille. Les recherches suivantes montreront en effet, comment, en Italie du Nord (jusqu’aux Alpes), où l’on s’attendrait plutôt à trouver des familles-souches, on note un pourcentage significatif de familles complexes et polynucléaires (Albera, Viazzo 1992). De même, dans le sud de l’Italie et dans les îles, malgré la prédominance de la famille nucléaire, on rencontre des familles de type complexe dans un nombre conséquent de localités et dans certaines classes sociales (Delille 1988; Da Molin 1990). La famille complexe (dite polynucléaire, et qui inclut notamment la cohabitation de parents de lignée masculine, pères-fils-frères) domine dans les campagnes du Centre-Nord, où la présence du métayage remonte au XV^e siècle et reste en vigueur – en dépit d’évolutions significatives – jusqu’au milieu du XX^e siècle (Papa 1985; Ariotti 1988; Grilli 1997; Solinas 2004).

La famille nucléaire domine quant à elle, dans les villes, chez les artisans, les commerçants et dans les professions libérales (Barbagli 1984), et, dans les campagnes, chez les ouvriers agricoles dans les zones de grandes propriétés terriennes de la vallée du Pô et dans les zones de la plaine du Piémont (Albera, Viazzo 1992), de même que dans les agrovilles (villes ou cités agricoles) du Sud où le *latifundium* est prépondérant. En ce qui concerne l’Italie méridionale, mais aussi le Nord, on observe une stratification de formes familiales évoluant dans le temps, avec des différences en fonction de l’échelle sociale, comme en témoignent la présence de familles complexes au sein des élites, chez les notables locaux, ou dans les milieux

plus aisés, et celle de familles nucléaires chez les artisans et les ouvriers agricoles (Benigno, 1992; Delille 1988; Da Molin 1990; Parisi 2001; Colclough 2010). En Sicile, les familles nucléaires dominent également dans les villes nouvelles, comme par exemple celle de Paceco étudiée par Benigno (1985).

En élargissant l'horizon d'analyse de la famille ou des relations de parenté à la formation de groupes localisés, les travaux d'historiens comme ceux de Gérard Delille pour le Royaume de Naples (1988), Merzario (1981) pour la Lombardie ou Bresc (1986) pour la Sicile, mettent en évidence la tendance des groupes domestiques simples à établir des réseaux parentaux plus vastes dans le but de gérer les ressources économiques et de former des groupes parentaux inscrits localement, où voisinage et parenté se superposent, donnant lieu à des liens structurés sur le long terme. Ces groupes présentent des orientations différentes du point de vue de la parenté: de type cognatique en Sicile (Bresc 1986), et matrifocal dans les Pouilles (Da Molin 1990).

En ce qui concerne l'Italie méridionale, Delille 1988 met en évidence une vaste zone collinaire intérieure, caractérisée par des groupes agnatiques localisés qui se forment à partir de la résidence patri-virilocale et débouchent sur de véritables «quartiers lignagers». En plaine, et dans un contexte d'agriculture extensive – caractérisé par le système des latifundia et, dès lors, par la mobilité saisonnière des paysans salariés –, on peut observer une prépondérance de familles nucléaires à inflexion matrilocale à l'origine de voisinages matrilocaux. L'uxorilocalité et la tendance à la matrifocalité constituent souvent l'orientation dominante des relations parentales dans des zones où domine la famille nucléaire même durant des époques postérieures à celles étudiées par Delille, comme dans le cas des Pouilles (Da Molin 1990) et de la Sicile, où les familles nucléaires sont avant tout des unités de reproduction et de consommation, plutôt que des noyaux de production (Ginatempo 1994). Pour la Sicile, Bresc (1986) parle de «tonalité cognatique». Plus généralement, il ne faut pas opposer les différents modes de résidence (néolocale, patri-virilocale et uxorilocale). Ces derniers peuvent correspondre à différents systèmes héréditaires; caractériser les comportements résidentiels et les formes de famille des différentes classes sociales (Colclough 2010); représenter une stratégie de rupture du lignage. Ils peuvent aussi se succéder dans le temps (Delille 1988; Davis 1989) ou bien faire partie d'un système plus articulé et fluide, comme à Ponza entre 1700 et 1800 où il existe une double résidence (Parisi 1999).

Plus récemment, la contribution propre à l'anthropologie a d'abord consisté à analyser les groupes domestiques en relation au système parental dans son ensemble. La variété des typologies d'agrégats domestiques a en effet été interprétée à la lumière des stratégies matrimoniales, des logiques patrimoniales et héréditaires et de l'ensemble des pratiques et des représentations (Solinas 1992, 2004; Meloni 1984; Papa 1985; Minicuci 1989; Da Re 1990; Murru Corriga 1990; Resta 1991; Palumbo 1997). Les recherches anthropologiques ont ainsi montré que les règles de la résidence et celles de la descendance ne doivent pas être opposées. À Zaccanopoli, petite ville de la Calabre (Minicuci 1994), où dominent des groupes agnatiques localisés, on peut également repérer des groupes de voisinage construits à partir des parentèles féminines. Les relations entre les femmes et les relations d'affinité peuvent être à l'origine de la fondation de «quasi groupes», qui se forment sur

la base d'objectifs précis à l'occasion de batailles politiques. Pour la Sardaigne, Solinas (2004) parle d'«attraction» ou de «polarisation» des relations et des pratiques de parenté fondées sur un axe féminin (mère-fille, «chaînes de sœurs») détaché et indépendant de la localisation. Le réseau de relations affectives liées à l'assistance et à la fréquentation quotidienne permet de maintenir le lien étroit unissant les sœurs.

La relation entre les groupes parentaux et territoriaux, que cela soit sous la forme plus stable des quartiers lignagers ou des *razze*⁷, ou sous celle plus fluide des voisinages matrifocaux, représente un niveau important de construction d'une identité individuelle et de groupe (Palumbo 1997; Capello 2008). Inscrire dans le territoire les liens parentaux permet de rendre visible la «vérité» d'une appartenance qui s'enracine dans le passé, et se nourrit de l'ancienneté de l'inscription dans le territoire. Ceci permet aux individus de rendre visible une durée commune et, en même temps, de transformer l'espace lui-même et les relations qui s'y déploient en récit de l'appartenance.

3. Transitions italiennes: convergences et divergences. Les différences prononcées qui caractérisent les modèles de formation de la famille en Italie, se sont nettement atténuées dans la seconde moitié d'un XX^e siècle placé «sous le signe d'une double convergence vers de faible proportion de cohabitations et des niveaux élevés de proximité» (Viazzo, Zanotelli 2008, 100). On est passé «d'une grande hétérogénéité des situations régionales ou macro-régionales» (*idem*) et de classe, à une uniformité significative au niveau national, avec l'affirmation de la nucléarité, jusque dans les régions historiquement dominées par la famille complexe. Cette convergence interne en direction du modèle nucléaire, n'a cependant pas signifié un alignement de l'Italie sur le rythme de la SDT comme cela s'est produit dans d'autres pays européens.

La SDT a eu lieu en Italie selon des caractéristiques et des rythmes qui lui sont propres, au point de démentir certaines prévisions avancées par les analyses démographiques. C'est ce que l'on a appelé «la voie italienne vers une seconde transition démographique» (Castiglioni, Dalla Zuanna 1995). De fait, si l'on a constaté une réduction drastique de la natalité bien au-delà des niveaux attendus (parmi les plus bas d'Europe avec 1,3 enfant par femme), on n'a en revanche pas connu un fléchissement de la nuptialité susceptible d'atteindre et d'expliquer le niveau prévu. De plus, le fléchissement de la nuptialité n'a pas été compensé par l'augmentation significative des cohabitations (ou familles *de facto*) (Rosina, Viazzo 2008).

Le mariage est encore aujourd'hui la manière la plus fréquente de fonder une famille même si cela arrive à un âge beaucoup plus élevé que par le passé, aussi bien pour les hommes que pour les femmes (Rosina, Fraboni 2004; Barbagli, Castiglioni, Dalla Zuanna 2003). Le binôme mariage/enfants apparaît notamment comme le trait distinctif des manières de «faire famille»: même si la majorité des enfants naît au sein du mariage, et malgré les évolutions les plus récentes qui indiquent une banalisation progressive des naissances hors mariage passées de 6,5% en 1990 à 27,6% en 2014 (Mencarini, Vignoli 2014), qui de manière significative dépasse dans le centre-nord 30% du total des naissances (ISTAT 2015), on reste encore bien au-dessous des moyennes enregistrées dans les autres pays européens.

Il est intéressant de constater que la faible fécondité est associée à une importante résistance du modèle familial fondé sur le mariage, mariage auquel on reconnaît toujours le rôle d'entrée dans la vie adulte (Rosina, Fraboni 2004; Barbagli, Castiglioni, Dalla Zuanna 2003). Paradoxalement, l'importance sociale revêtue encore aujourd'hui par le mariage, finit presque par se révéler un obstacle à la formation de la nouvelle famille et à ses choix de procréation. L'hypothèse selon laquelle la «famille aux liens forts» (Reher 1998), caractérisée par un investissement matériel, affectif et symbolique important des parents dans la vie de leurs enfants, serait à l'origine du retard italien en ce qui concerne la diffusion des cohabitations (Rosina, Fraboni 2004)⁸, et plus globalement un frein à la natalité, mérite d'être considérée attentivement. On a parlé à ce propos d'un «excès de famille» obligeant les nouvelles générations à faire des choix conformes à un modèle de reproduction familiale contraignant, qui demande du temps, de l'investissement et une longue durée de la vie en famille (Livi Bacci 2001). À la résistance du modèle familial fondé sur le mariage correspond, en outre, une instabilité moindre si l'on songe que la proportion de divorces et de séparations en Italie est plus faible qu'ailleurs.

De plus, on se rend compte que l'Italie manifeste une importante diversification interne des manières de «faire famille». Dans les régions du Sud, en effet, un modèle traditionnel du «faire famille» résiste davantage; ce modèle suit avec plus de fidélité la succession fiançailles/mariage (la plupart du temps à l'église)/naissance: on note une moindre présence des *couples non mariés* et des *cohabitations pré-matrimoniales* par rapport aux régions du Nord et du Centre; et un pourcentage d'enfants nés hors mariage bien plus bas que dans les régions du Centre et du Nord⁹. Les différences entre Nord et Sud se manifestent également au niveau des modalités de départ des enfants du foyer des parents: ils quittent en effet la maison plus tard au Nord qu'au Sud.

Pour revenir à «l'anomalie italienne», certaines tendances comme la cohabitation prolongée parents-enfants et la proximité d'habitation, permettent de mesurer, pour ainsi dire, «le poids de l'appartenance». Bien qu'il représente un élément de continuité par rapport aux modèles résidentiels traditionnels, on peut difficilement assimiler le fait que les enfants restent longtemps dans la famille – et ce bien au-delà de l'âge adulte, du moins dans certaines régions – à la simple reformulation d'un modèle de solidarité et de «dépendance parentale» venu du passé. Une série de conditionnements économiques et sociaux s'ajoutent à la fragilité des politiques sociales, contribuant ainsi grandement aux «retards» qui caractérisent les choix familiaux des générations nées à partir des années 1970 (quitter le foyer des parents plus tard, se marier plus tard, et faire des enfants plus tard). La résidence prolongée semble répondre tout d'abord au besoin de «valorisation de l'individualité» des membres les plus jeunes. Leur maturité et leur indépendance personnelle, au lieu de se résoudre en créant une nouvelle famille, sont fondées sur le fait qu'ils restent longtemps avec leurs parents. La «longue famille du jeune adulte» pour utiliser le titre d'un travail de Scabini et Donati de la fin des années quatre-vingt (1988), est une famille flexible qui garantit protection et soutien, et en même temps donne plus de marges de liberté aux enfants.

Malgré la nucléarisation, les choix de résidence des nouvelles générations s'inscrivent dans la continuité de ceux des familles d'origine car ces dernières soutiennent économiquement les décisions des plus jeunes (transferts financiers; cessions immobilières; aide à l'accès à un prêt pour l'achat de la première maison, etc.). Le rôle joué par la famille dans la création de la nouvelle réalité familiale est donc à l'origine des «proximités spatiales» entre familles des parents et des enfants. «L'intimité à distance» – être chacun chez soi mais cependant proches – rend les formes de solidarité parentales très fortes, caractérisées par une obligation morale très sentie qui se manifeste à nouveau dans la phase finale de la relation entre enfants adultes et parents âgés ayant besoin d'assistance (Naldini 2006).

Mais ce lien de proximité – ce «rester» réciproquement à la disposition d'autrui» qui rappelle le pacte d'assistance mutuelle souscrit tacitement entre les générations – semble reposer une sorte d'écart entre les deux façons de percevoir et de mettre en pratique le départ du foyer parental. Giuseppe Micheli identifie deux modèles de «famille forte» présents dans le contexte italien. D'un côté, il y a les régions du Centre et du Nord, où la formation d'une nouvelle couple prend très souvent la forme d'un prolongement de la famille et la maison d'origine qui conserve un rôle central par rapport aux familles de nouvelle formation; «La séparation pour aller vivre seuls est chargée d'une multitude de significations, si bien que sa réalisation – même au sein d'une grande ville – est souvent inachevée, ce qui configure une espèce de *revolving door* entre les deux maisons.» (Micheli 2008, 83). De fait, les personnes interviewées soulignent l'importance d'avoir leur propre maison et, en même temps, elles expriment une idée de la famille allant au-delà des quatre murs, car elles sont tout à fait conscientes de pratiquer un modèle de famille à «nucléarité limitée»; on est certes à l'extérieur de la famille d'origine, mais tout de même encore à l'intérieur. De l'autre côté, il y a les régions méridionales, où la famille d'origine favorise davantage le détachement des nouveaux ménages avec une plus forte définition des limites physiques qui séparent la nouvelle maison. Des témoignages ressort le fait que, dans le Sud, les familles mettent en œuvre «la réciprocité par généalogies élargies» (réseau élargi qui tend à impliquer un niveau plus large de la parenté), avec une tendance à la matri-latéralité (comme nous l'avons vu pour le passé); en revanche, au Nord, l'implication concerne seulement les parents en ligne directe (en particulier mère et fille).

L'interprétation de Giuseppe Micheli a été confirmée par l'analyse d'Alessandra Gribaldo (2010) fondée sur un échantillon d'interviews réalisées avec des femmes et en partie avec des hommes d'un âge situé entre 23 et 45 ans (en couple) résidant dans trois villes italiennes, à savoir Bologne, Padoue et Naples (ceci dans le cadre d'une recherche sur la faible fécondité (ELFI), qui s'est déroulée entre 2005 et 2007)¹⁰. La perspective purement ethnographique adoptée par cette enquête a permis de remarquer une importante différence dans la «qualité des liens de parenté» entre ces trois villes qui semblent incarner des cultures de parenté différentes. Gribaldo relève notamment qu'on observe de plus près les différences entre les zones italiennes concernées à travers la qualité des liens de parenté. A Naples, les relations entre le couple de formation récente et les parents des conjoints, sont presque toujours «très

proches et conflictuelles» (*idem*), si bien qu'elles exigent un effort constant de gestion et de négociation pour trouver un équilibre dans les relations avec les deux belles familles, et pour, dans le même temps, garantir l'autonomie du couple. A l'inverse, dans les deux villes du Nord (Padoue et Bologne), le couple de récente formation est presque toujours inclus dans un réseau parental «choisi», non conflictuel, le plus souvent réduit aux parents et aux enfants, avec une accentuation marquée des relations mères-filles. Dans de tels contextes urbains, les liens entre parents et enfants s'avèrent être «totalement intimes, familiers, complices», écrit Gribaldo qui souligne combien les connotations symbiotiques que prennent les relations intergénérationnelles peuvent jouer un rôle crucial non seulement en différant l'âge du mariage, mais aussi en reportant la décision de devenir parents.

4. De la famille polynucléaire à la «famille de familles»¹¹. En Toscane méridionale, ainsi que – probablement – dans d'autres zones et régions où a longtemps dominé le métayage classique, le passage de la famille polynucléaire à la famille nucléaire (parallèlement à la crise du système de métayage depuis les années 1950) s'est produit dans un contexte caractérisé par la continuité d'un modèle «fort» de relations entre les générations. Ce modèle a été sans aucun doute favorisé par le fait que la population se déplaçant des zones rurales vers les principaux centres habités de la province – où elle a trouvé facilement sa place dans la nouvelle structure productive qui s'est construite grâce à la petite et moyenne entreprise artisanale – a agi dans le cadre d'une mobilité de courte distance.

Les solutions résidentielles et les solutions de gestion du vécu domestique que l'on rencontre aujourd'hui fréquemment, en particulier dans la province de Sienne¹², montrent, au-delà de certains aspects liés à une forte modernisation (taux les plus élevés de couples *de facto*, de familles recomposées, d'enfants nés hors mariage, etc.)¹³, d'importantes continuités sociales et culturelles. Dans un tel contexte, la nature des liens entre les générations est d'abord appréhendable au niveau des choix de résidence à travers lesquels se manifeste la capacité des liens de parenté d'unir géographiquement les individus. La reconstruction d'un certain nombre d'histoires familiales a permis de percevoir l'affirmation d'une logique résidentielle dans certains éléments de la tradition (solidarité entre frères, sentiment d'obligation morale entre parents et enfants etc.), qui sont à nouveau proposés à la lumière de nouveaux besoins et aspirations individuels (centralité du couple conjugal, redéfinition des relations de genre et entre les générations). Dans les choix de résidence de ces familles, on descende encore aujourd'hui «l'empreinte» patrilinéaire du groupe domestique d'origine lié au système du métayage qui, dans de nombreux cas, finit par se reproduire dans le nouvel espace résidentiel; et l'on note dans le même temps des nouveautés importantes dont les membres des jeunes générations sont les acteurs.

Habituellement, l'agrégat domestique se divise, au moment de la sortie de la ferme, en plusieurs noyaux conjugaux, autonomes, qui cependant ne se dispersent pas mais se recomposent dans une dimension géographique où la *proximité* du logement remplace la *cohabitation*, selon une que tendance distinctive du «faire famille» en Italie (Viazzo, Zanotelli 2008). Il n'est pas inhabituel de rencontrer deux ou trois

frères, ou parfois des cousins qui, après avoir quitté la campagne, ont acheté des appartements contigus ou bien ont construit dans les quartiers urbains récemment bâtis, un immeuble multifamilial comprenant différents appartements indépendants (Grilli 2008, 2010). La «première génération» qui quitte les campagnes construit une maison où il y aura de la place pour les enfants lors de leur mariage, donnant ainsi naissance à ces proximités que l'on identifie aujourd'hui à des *agregats multifamiliaux localisés*¹⁴, une «famille de familles», selon la formule de Pier Giorgio Solinas: autour de plusieurs de ces habitations multiples – au fur et à mesure agrandies, réaménagées et divisées en plusieurs logements – plusieurs ménages et plusieurs générations (les personnes âgées, leurs enfants et parfois leurs petits-enfants) interagissent.

Parmi les cas examinés, la famille de BA (*idem*) est un exemple qui illustre bien cette logique résidentielle. En 1950, la famille BA réside dans une propriété de métayage qui fait partie d'une vaste ferme dans la commune de Montepulciano, dans la province de Sienne. Elle compte 15 membres: le couple âgé et six fils qui, petit à petit, se marient et forment leurs propres noyaux conjugaux. Au bout de quelques années, deux des six fils mariés se séparent de la famille pour aller vivre à leur compte; les quatre autres continuent de résider dans la propriété avec les parents jusqu'au début des années 1960. C'est alors que, dans la vie de ce noyau multiple, s'opère un tournant qui reflète les transformations sociales et économiques de la famille, les aspirations à la mobilité sociale et le besoin d'autonomie et d'indépendance des différents noyaux. Trois des quatre frères (le quatrième construit une maison avec son beau-père) achètent ensemble un terrain constructible sur lequel ils élèvent trois petites villas mitoyennes, identiques, dont chacune est divisée en deux appartements parfaitement indépendants. Dans ce nouvel ensemble résidentiel, les trois frères emménagent avec leurs épouses respectives (la vieille mère, toujours en vie, va habiter avec le fils aîné), puis s'y installent aussi leurs enfants: hormis l'une des filles du fils aîné qui se marie et part vivre avec son époux, tous (c'est-à-dire la troisième génération constituée surtout de fils et filles uniques) demeurent dans cette structure résidentielle. Au moment de l'enquête, en 2007, cet «agrégat plurifamilial localisé» est constitué de six ménages distincts (chaque noyau résidentiel vit dans son propre appartement), qui toutefois partagent et gèrent ensemble le vaste terrain de la propriété, en partie utilisé comme potager et comme jardin, qui entoure l'unité d'habitation formée par les trois villas mitoyennes. Il s'agit globalement d'une communauté parentale élargie, distribuée sur trois générations et organisée selon une série de positions parentales allant bien au-delà du cercle des consanguins de premier degré: les frères et leurs épouses respectives, les enfants mariés et les petits-enfants, les cousins germains éloignés au premier degré et les cousins germains éloignés au deuxième degré, les oncles, les neveux. Une sorte de «famille polynucléaire moderne», dont les parties individuelles, les noyaux (désormais des ménages indépendants) participent, du fait d'une proximité résidentielle, à la continuité généalogique de la lignée familiale. Contrairement au passé, dans cette nouvelle configuration, tant les fils que les filles, comme dans l'exemple décrit ci-dessus, deviennent, sans distinction, des segments constitutifs de la «descendance familiale», qui inscrivent leur propre histoire dans un lieu et une habitation, mais qui ne s'identifient plus nécessairement avec le même patronyme.

Le système des règles qui, auparavant, orientait la reproduction des groupes domestiques (la patrivirilocalité), a été remplacé dans ce contexte par des solutions plus souples, mieux adaptées aux exigences de l'individu ou du noyau. En d'autres termes, les plus jeunes tendent à interpréter les règles de résidence sur la base de raisons et de motivations de nature pratique et fonctionnelle, comme la disponibilité d'un logement ou d'un espace où construire leur propre maison. Les témoignages mettent en évidence le fait que le nouveau couple peut préférer la proximité de la famille (les parents du conjoint ou ceux de la conjointe) qui peut fournir les capitaux pour la construction du logement ou bien, dans certains cas, qui s'avère être la plus ouverte au dialogue et envisage de reconsidérer ses propres espaces et ses rythmes de vie en fonction des exigences inhérentes à l'éducation et à l'assistance des futurs enfants et petits-enfants. Si les solutions résidentielles prennent, en général, de nombreuses formes évidemment influencées par des conditionnements extérieurs de nature économique et sociale et par des modèles culturels variables, elles n'en sont pas moins toujours présentées par les protagonistes comme le résultat de choix personnels. Cette «famille de familles» est surtout l'expression de «la volonté de construire un espace d'entente et de libre adhésion [...]». Les liens familiaux sont réinterprétés comme liberté et esprit d'entraide, éthique de l'authenticité et du vivre ensemble» (Solinas 2010, 228-229).

On ne doit donc pas imaginer ces solutions de proximité résidentielle comme une réalité résiduelle, un noyau de résistance aux processus de modernisation et d'individualisation qui affectent les nouvelles familles et les relations entre les sujets. Nous sommes face à un modèle assimilé par d'autres composantes sociales, qui diffèrent de celles d'origine métaboliques ; et nous retrouvons ce modèle chez les plus jeunes qui ont formé une famille sans se marier (le couple *de facto*). Même les couples qui cohabitent avec ou sans enfants – et qui, dans cette province, sont plus nombreux que dans le reste du pays (comme le montre le pourcentage d'enfants naturels) – semblent préférer des solutions fondées sur la proximité d'habitation vis-à-vis des parents (voire, quelquefois, avec d'autres membres de la famille), qui répondent de manière efficace à des exigences concrètes d'assistance (pour ce qui est de l'éducation des enfants) ou de soutien économique (pour la construction de la maison), mais aussi à des besoins de nature affective (Grilli 2010). Bien que dépourvu de valeur juridique, «le couple *de facto*» se présente donc comme un noyau qui se reproduit et transmet des liens familiaux, ajoutant des filiations à la descendance reconnue dans la famille d'origine des deux partenaires. Autour des jeunes couples avec enfants – mariés ou non – se créent de véritables «coalitions d'ascendants» (grands-parents) qui se chargent de l'éducation des descendants: l'enfant est producteur de liens familiaux, point de convergence des intérêts affectifs des quatre grands-parents qui s'engagent à s'occuper des petits-enfants.

La centralité des liens de parenté au féminin – trait de convergence des liens familiaux en Europe (Segalen 2005) – s'affirme aussi dans un contexte où la famille (groupe résidentiel et groupe de travail) était, jusqu'à un passé récent, structurée sur les relations et les solidarités entre agnats (pères, fils, frères). L'émergence d'un système de relations centré sur un axe matrilocal doit donc être considérée, pour la

province toscane, comme une réelle discontinuité par rapport au passé. Le lien mère-fille est la connexion qui s'active le plus facilement dans l'ensemble des activités de soutien, de soin et d'assistance envers les plus petits et les plus âgés; et il est en cela valorisé, même sur le plan discursif, en tant que lien le plus solide et donc le moins sujet à se détériorer.

De manière générale, la reconfiguration familiale qui s'est produite dans la province de Sienne du fait de la réduction et de la simplification structurelle des groupes domestiques, ainsi que de la fragilisation des liens du mariage, n'a pas remis en question le rôle de la famille et de la parenté. L'autonomie accrue de l'individu et du couple, la discontinuité générationnelle due à la mobilité sociale et économique, et l'augmentation du capital scolaire, n'ont pas produit une rupture entre les générations et les personnes qui se reconnaissent dans des cultures parentales différentes. Les rapports entre les générations ont certainement perdu de nombreux automatismes et routines d'antan, mais ils ont conservé beaucoup de leur force, non seulement économique et sociale, mais aussi affective et symbolique.

5. Orientations reproductrices en basse fécondité: de la famille nombreuse à l'enfant unique. Comme nous l'avons signalé, l'Italie est un pays caractérisé par une très faible natalité, où l'enfant unique forme l'expérience vécue par de nombreux couples et familles. La faible natalité, sous la forme particulière de l'enfant unique, entraîne une raréfaction des liens de parenté (Solinas 2004) et une réduction de l'axe de filiation directe, qui se limite aux parents collatéraux proches et éloignés (Godelier 2004). Dans cette dernière partie, nous nous appuyons sur l'enquête ethnographique menée à Cagliari, chef-lieu de la Sardaigne¹⁵, sur les familles et les choix reproductifs, qui, dès les premières phases de la recherche, a mis en lumière la centralité du thème de l'enfant unique¹⁶. La Sardaigne compte en effet parmi les régions d'Italie dont le taux de natalité est le plus faible (ISTAT 2014).

À Cagliari, les discours sur la famille font en permanence référence à l'enfant unique, et ce dans un double sens: il est vu comme une limite négative des solidarités familiales – et par conséquent comme l'indice de l'effritement de l'institution familiale –, mais il véhicule dans le même temps l'image positive d'une famille qui, d'un côté, se présente comme innovatrice par rapport à celle de la génération des parents, et, de l'autre, se propose comme une réponse positive à la situation de précarité économique et de blocage de la mobilité sociale ascendante des nouvelles générations (Parisi 2007).

Les discours qui mettent en avant une image positive de l'enfant unique concernent un type de couples qui – pour reprendre la terminologie utilisée par Cowan et Cowan (2003) pour la classe moyenne américaine – peuvent être appelés des «pionniers», car ils cherchent à expérimenter une nouvelle façon de vivre, de penser et de représenter la famille dans une condition d'incertitude des modèles d'éducation des enfants par rapport aux générations précédentes (Cowan et Cowan 2003). Une situation, donc, d'incertitude au plan économique et au niveau des modèles d'éducation des enfants, qui transforme la famille en un espace «non familial». En partant de cette affirmation, à première vue assez paradoxale, de «famille non familia-

le», nous chercherons à analyser les stratégies matérielles, symboliques et discursives à travers lesquelles la famille retrouve progressivement une dimension de familiarité, et nous explorerons en particulier la manière dont l'image d'une famille avec un seul enfant fait partie de cette stratégie.

Il faut d'emblée dire que l'image de la famille à enfant unique n'est vraiment pas la plus répandue; le modèle de la famille idéale, au plan très générique du discours, reste en effet la famille avec deux enfants, un garçon et une fille. Les données de la recherche montrent que c'est essentiellement au sein de la classe moyenne que l'image positive de la famille avec un seul enfant commence à être élaborée. Cette représentation a été en partie partagée en dehors de cette classe, tout d'abord par des sujets issus des élites, et de façon plus limitée, par des classes à faible revenu exerçant des professions ordinaires, mais avec un capital culturel élevé. On doit rappeler que, depuis des années, on enregistre dans la classe moyenne une baisse de la natalité (Micheli 1995), même si à Cagliari les histoires familiales montrent une tendance transversale, touchant toutes les classes sociales. Les femmes qui ont eu beaucoup d'enfants invitent leurs filles et fils à en faire de même. Les enfants, quant à eux, ne veulent pas répéter l'expérience des parents. Souvent, lorsqu'on parle de famille, l'image d'une famille traditionnelle avec un groupe de frères et sœurs solidaires et unis – c'est-à-dire la famille agropastorale des zones rurales intérieures de la Sardaigne (Meloni 1984; Da Re 1990; Oppo 1990; Murru Corrigan 1990; Solinas 2004) – constitue une sorte de patrimoine symbolique où puiser des références positives encore aujourd'hui. Sur le plan de la représentation de la famille plus proche de l'expérience collective, on se rend compte que l'image de la famille nombreuse et solidaire de la tradition renvoie de fait à une multiplicité de significations qui changent selon les contextes communicatifs des personnes concernées et en fonction du niveau d'approfondissement de l'énoncé (Ranisio 2007). Sur un plan discursif plus proche de l'expérience concrète et personnelle, l'image idéale de famille devient dynamique et est redéfinie sur la base des changements des conditions économiques et de l'expérience des enfants précédents, comme nous l'a dit S., une jeune femme de 24 ans.

J'aime les familles nombreuses. Je me rappelle quand j'étais enfant, j'aurais aimé avoir quatre ou cinq frères et sœurs... mais il n'existe pas de bon nombre. Je pense qu'il faut d'abord avoir un premier enfant, parce qu'il faut voir si on a de la chance; si les enfants sont agités, il faut beaucoup de patience, il faut s'en occuper. Nous aurions aimé au moins deux enfants, et puis mon mari a perdu son travail et nous avons eu des années difficiles. Alors on a décidé de rester avec un seul enfant... C'est important qu'il continue à étudier et s'il veut aller à l'université on lui permettra d'y aller (G., femme de 45 ans, classe moyenne);

D'après moi le nombre idéal d'enfant, c'est 'un', d'où la baisse démographique; mais je vois beaucoup de gens qui après le premier enfant font le deuxième. Peut-être qu'un jour j'aurai moi aussi envie d'en avoir un autre. Pour l'instant je pense à un enfant (A. jeune femme appartenant à la classe moyenne-supérieure).

Comme on l'a dit, il n'y a pas de modèle absolu de famille idéale, mais il faut parler de représentations plurielles, dynamiques et contextuelles prenant en compte le degré de généralité ou de spécificité des situations. L'image de la famille nombreuse devient positive, si elle fait référence à des familles dont le niveau économique permet

de garantir le succès social de chaque enfant. La positivité de cette image se heurte donc à la baisse du niveau de bien-être de la famille – le nombre d'enfants ne devant pas amenuiser les possibilités de promotion sociale. Elle bascule et prend en revanche une valeur négative si elle fait référence à des familles pauvres, considérées comme incapables de remplir leurs responsabilités vis-à-vis de leurs enfants.

Outre le thème de l'ignorance, on parle aussi de l'incapacité des pauvres à avoir un contrôle rationnel des possibilités de réussite sociale due à leur marginalité. Une jeune fille de Pirri, dans une interview informelle, déclare que pour avoir plus d'un enfant, il faut du courage; et peut-être qu'aujourd'hui seuls les pauvres, ceux qui sont vraiment dans une situation difficile, ont ce courage. Elle ajoute que d'après elle, il s'agit d'un «courage imaginaire» qui découle de la croyance en un avenir meilleur. Elle me confirme ensuite que la réalité est toujours différente et qu'eux [les pauvres] n'arrivent à garantir aux enfants ni une vie confortable, ni des études, ni de «faire pleinement partie de la société». (Notes de terrain, 18 mars 2005). Les pauvres, selon la jeune femme de Pirri «produiront d'autres pauvres», car désormais on constate rarement une mobilité sociale. Sa sœur, par exemple, a fait un deuxième enfant parce qu'elle a un «courage réaliste», qui se mesure à la réalité des choses, au chômage, à la volonté d'assurer un avenir différent à l'enfant et de le soutenir dans ses études. Donc, pour cette femme, le choix d'une fertilité élevée n'est, chez les pauvres, pas le simple fruit de leur ignorance, mais constitue presque un défi à leur condition d'exclusion; c'est une volonté obstinée de présenter leur condition difficile comme une alternative possible, une stratégie consistant à «habiter le monde» non pas à travers une vie «réussie» conformément à des paramètres liés à l'économie, mais à travers «l'existence» qui, en elle-même, témoigne d'une éthique.

C'est la vision du monde qui reprend, avec de nouvelles significations, les valeurs traditionnelles comme celle de la solidarité, du primat absolu de la vie qui se concrétise dans n'importe quelle situation et qui exprime la conviction que «là où deux personnes mangent, quatre ou cinq peuvent manger». Et il en va de même pour l'immédiateté de la vie et des rapports amoureux. Dans les situations où la précarité de l'emploi des époux s'ajoute à un réseau familial qui soutient peu les choix du couple, on assiste à une diminution postérieure du «désir» d'enfants, en particulier du second (Parisi 2007). Ainsi, dans certains témoignages, l'enfant unique incarne le sens positif d'un choix qui permet de manipuler les événements et les faibles ressources en fonction de projets de promotion sociale, de réalisation professionnelle, dans des situations de précarité et de vulnérabilité économique et sociale. Si l'image de la famille traditionnelle s'est construite autour de l'axiome *le nombre d'enfants «fait la famille»*, selon la vision morale de la famille comme lieu exclusif de construction du sentiment de solidarité; celle de l'enfant unique accueille de façon positive la dimension subjective des individus et déplace le centre générateur du «faire famille» de la solidarité entre frères et sœurs au couple, non seulement sous la forme du mariage religieux mais aussi sous celle de la cohabitation. C'est le projet commun du «vivre ensemble», qui est à la base de la représentation de la famille et de l'«être parent». Le couple conjugal se perçoit comme une famille au moment de sa création, au-delà de la présence d'enfants.

Il y a en effet deux façons de penser l'enfant unique en relation aux représentations de la famille: l'enfant unique comme contrainte et l'enfant unique comme choix, opposition qui, en référence à Paxson (2004), peut être considérée comme se rapportant à celle existant entre une «éthique de la contrainte» et à une «éthique du choix». La première façon d'envisager l'enfant unique est plus répandue chez les femmes nées dans les années 1950, qui ont déjà terminé leur cycle reproductif; la seconde est surtout le fait de femmes nées dans les années 1960 et 1970, qui n'ont pas achevé leur cycle reproductif ou qui ne l'ont pas encore commencé. Il s'agit pour la plupart de femmes de la classe moyenne (nombre d'entre elles ont obtenu des diplômes de niveau supérieur ou universitaire, mais ont un emploi précaire), qui, comme on l'a dit, ont du mal à conserver leur niveau de vie. L'éthique du choix est également présente chez des femmes exerçant des professions modestes, mais pourvues d'un important capital culturel.

Dans le cas de l'éthique de la contrainte, l'enfant unique est le fruit de circonstances négatives dans la biographie individuelle et familiale – séparations, maladies, problèmes économiques –, qui ont poussé à différer la naissance d'un deuxième enfant, jusqu'à en arriver à la fin de la période fertile, ce qui empêche la réalisation du modèle idéal qui demeure celui de la famille d'au moins deux enfants. Par conséquent, ce n'est qu'à la fin du cycle reproductif que l'expérience est reconstruite dans sa cohérence narrative, autorisant une réappropriation positive d'une expérience vécue et ressentie comme négative, comme une *diminutio*. Ainsi, le bilan d'une histoire familiale caractérisée par un enfant unique définit, dans la reconstruction narrative, un nouvel idéal de famille, qui voit dans la «réussite sociale» de l'enfant, dans l'accession à une profession supérieure permettant une mobilité sociale ascendante, la valeur fondatrice du «faire famille», et peut en dernière analyse faire abstraction du nombre d'enfants. L'on assiste donc à un retournement du modèle idéal où, à la fin du cycle reproductif, s'opère un déplacement significatif depuis le *nombre* d'enfants vers la *valeur* de l'enfant; c'est-à-dire du nombre initial d'enfants voulus vers la réussite sociale de la famille indépendamment du nombre d'enfants.

La seconde modalité, fondée sur l'éthique du choix, produit un moindre écart entre le modèle idéal et les choix procréatifs réels. L'éthique du choix crée autour de l'enfant unique une image de la famille idéale, où la centralité du couple est valorisée et où la capacité de fonder une famille s'émancipe autant que possible de la parenté. Le couple se perçoit comme une famille au moment de sa formation, au-delà de la naissance d'un enfant. Dans ce cas, l'enfant unique se présente donc comme le modèle idéal de famille. Outre la taille de la famille, le nombre idéal d'enfants fait référence à la coopération qui s'instaure entre les conjoints, à la répartition des tâches domestiques et au partage des responsabilités (au niveau horizontal entre les conjoints et vertical entre les parents et les enfants); et, surtout, il fait référence au caractère central du couple conjugal dans sa capacité de «faire famille» et de s'émanciper le plus possible du réseau familial élargi.

L'enfant unique devient ainsi l'expression d'un modèle différent du «faire famille» par rapport à celui des parents; il se présente comme une garantie de la résistance du couple (un seul enfant libère du temps et de l'énergie que l'on peut destiner à des attentions envers soi-même et envers le conjoint) et est l'expression idéale de la famille réussie.

6. Conclusion. Aujourd'hui comme hier, la famille en Italie présente un visage complexe, varié et contradictoire, au point d'inciter de nombreux chercheurs à s'interroger sur ses spécificités et ses «anomalies» présumées. Aujourd'hui, la famille – entendue comme un simple noyau ou comme centre d'un réseau plus vaste – se configure surtout comme un système bien rodé de protection, de distribution des services, de redistribution des ressources matérielles; mais également comme l'espace de la construction du Sujet (Grilli, Zanotelli 2010, 16). S'il est vrai que «l'individu se forme et se construit dans la famille» (Cutolo 2011), d'autres institutions, telles que l'État, participent au processus de réalisation personnelle (Godelier 2011), non seulement à travers la nationalité ou l'état civil, mais aussi à travers les formes de l'État-Providence. La littérature a cherché à saisir le rôle des politiques sociales et des choix législatifs et institutionnels dans la promotion de «la culture des liens forts». Ceci montre l'existence d'un rapport de subsidiarité entre l'État et la famille, qui se concrétise, au niveau légal, par l'extension de la contrainte morale que le sujet a envers son réseau parental, que celui-ci soit vertical ou horizontal (Saraceno 2012; Naldini 2006; Marella, Marini 2014)¹⁷. Même le phénomène des *badanti* doit à son tour être envisagé relativement à la culture des liens forts. Les *badanti* sont les immigrées idéales, car elles s'insèrent justement dans le lien fort parents-enfants. Ces gardiens ou gardiennes permettent en effet de maintenir la proximité d'habitation (la personne âgée reste chez elle, auprès de ses enfants, etc.), les enfants contrôlant la situation à moindre coût par rapport aux frais des maisons de retraite.

La convergence interne qui a engendré une forte uniformité dans les modèles de formation et de reproduction de la famille ne doit toutefois pas cacher les différences régionales ou macro-régionales qui subsistent encore. La persistance des «liens forts» et la tendance à faire des choix qui placent les individus dans des situations de dépendance les uns vis-à-vis des autres ne doivent pas être vues simplement comme des réalités résiduelles, comme un noyau de résistance au processus de modernisation et d'individualisation. À maints égards, «la famille élargie localisée» se présente comme l'évolution des systèmes de relation qui, par le passé, et dans certaines régions, constituaient des entités spécialisées et bien reconnaissables sur le plan social, économique et identitaire (les quartiers lignagers et les *races* dans le cas de la Campanie; les *genie*¹⁸ paysannes dans le cas toscan). De la même manière, les choix reproductifs qui définissent des visions diversifiées du «faire famille» pourraient être mis en relation avec des éthiques et des cultures de la responsabilité qui s'ancrent dans les liens familiaux et se reproduisent encore aujourd'hui.

Malgré tout, ces pratiques et ces représentations de la famille et des liens de parenté qui se forment surtout dans un contexte où le choix gagne sur la tradition et l'individu sur le groupe, nous obligent à reconnaître la famille en premier lieu comme le résultat de choix négociés, où les individus cherchent d'abord à répondre à des exigences personnelles. L'enfant unique, en régime de faible natalité, représente l'expérience de nombreux couples et familles qui cherchent à conjuguer parentalité et situations de précarité et d'incertitude économique et professionnelle. D'autre part, même si la nucléarisation de la famille est une réalité ancienne – que l'on songe à ce que nous avons dit sur l'Italie méridionale – c'est aujourd'hui un pro-

cessus qui s'opère dans un contexte où l'accent n'est plus mis sur la dimension religieuse qui transformait le mariage en un sacrement, mais «sur ce qui est à la disposition de chacun et de chacune, le corps, l'union de deux corps, les substances partagées» (Godelier 2011, 10).

La réflexion sur les permanences et les transformations des formes familiales et des liens de parenté a besoin d'approfondissements critiques supplémentaires reconstruisant sur le long terme les contextes régionaux et nationaux, de façon à envisager dans une perspective différente l'idée d'une Italie caractérisée par des «liens forts». Ces liens, comme cela ressort de l'article, s'étendent et comprennent des relations allant au-delà «des murs domestiques» (Rosina, Viazzo 2008) et se structurent sur des réseaux de liens familiaux plus vastes qui s'inscrivent sur le territoire à travers des règles de résidence et des systèmes de descendance. Mais les liens forts incluent aussi les relations de voisinage, d'amitié, de parenté spirituelle. Ce n'est qu'en identifiant certaines formes et cultures de la parenté et de la famille qui ont caractérisées de vastes régions de l'Italie, qu'il est possible de réfléchir et de replacer dans une nouvelle perspective le paradoxe italien, où des liens forts sont nourris et reproduits par des choix faibles.

¹ En 2004, Dalla Zuanna et Micheli s'interrogeaient déjà sur le paradoxe de l'actuelle coexistence, en Italie et en Europe méditerranéenne, d'une «famille forte» (notion élaborée par David Reher 1998) du fait du caractère moralement astreignant des liens parentaux qui entraîne la cristallisation d'un pacte de réciprocité entre les générations (Micheli 2008, 74); et d'une «faible fécondité» qui place l'Italie parmi les pays au taux de natalité parmi les plus bas du monde. Cette tendance s'accompagne de difficultés, pour les jeunes générations, d'entrer dans la vie adulte à travers les étapes prédéterminées de la construction du nouveau noyau, avec un mariage qui constitue de moins en moins une expérience définitive dans la vie des individus.

² On rappellera que ce n'est qu'en mai 2016 que la Loi Cirinnà a été approuvée (20 mai 2016, n° 76). Loi qui régleme les unions civiles hétéro et homosexuelles, sans pour autant reconnaître la parenté homosexuelle.

³ Il est en outre significatif que les parents homosexuels fassent eux aussi appel à la parenté spirituelle pour construire de nouvelles relations sociales (Cadoret 2008).

⁴ L'égalité entre les enfants nés au sein ou en dehors du mariage, préalablement établie par le code de la famille réformé en 1975, a été renforcée récemment grâce à la loi 219/2012, décret-loi 54/2014, qui introduit pleinement l'enfant né hors mariage dans la parenté (de ses parents) sur le plan héréditaire.

⁵ Il faut cependant remarquer que les différentes sentences de la Cour constitutionnelle ont peu à

peu permis de réduire les interdictions et les limites imposées par la loi 40/2004, quant aux pratiques de PMA (comme l'interdiction du don de gamètes, l'interdiction du diagnostic préimplantatoire, etc.).

⁶ Ce concept évoque celui des «cultures de la 'relationalité' parentale» (Carsten 2000).

⁷ *Razza(e)* est le terme utilisé dans de nombreuses localités du Sud pour indiquer les groupes de descendance patrilineaires qui remontent à trois ou quatre générations. Dans certains contextes ou cas particuliers, les femmes aussi peuvent donner vie à une *razza* (Minicuci 1994; Parisi 1999).

⁸ Les cohabitations qui, en 2007, étaient d'environ un demi-million, s'élèvent en 2011-2012 à plus d'un million (Conti, Gualtieri 2014). En Europe, les données sur les cohabitations indiquent la persistance d'un nombre élevé de couples mariés (4 sur 5) dans les régions de la Méditerranée, Chypre, Italie du sud, Croatie, Espagne méridionale, régions intérieures du Portugal, régions rurales de l'Allemagne, Bulgarie, Roumanie et Pologne. Par contre, les couples mariés forment moins de la moitié de l'ensemble des noyaux familiaux présents au Royaume-Uni, dans les États baltes, en Suède septentrionale et dans une moindre mesure en Finlande, Suède méridionale Pays-Bas et Belgique (données Eurostat 2015, http://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php/Population_statistics_at_regional_level/it).

⁹ En Italie, on a constaté une importante augmentation des mariages civils qui sont passés de 17,47% en 1991 à 34,61% en 2007; cependant, les régions

méridionales montrent davantage d'attachement au mariage religieux (en 2007, encore 75% du total) par rapport aux régions du Centre-Nord où le pourcentage de mariages civils dépasse 40% et est majoritaire (plus de 50%) dans le Trentin-Haut-Adige, dans le Frioul-Vénétie-Julienne et en Ligurie).

¹⁰ Les résultats de cette recherche ont été en partie repris par D'Aloisio (2007). Voir plus loin la contribution de Parisi.

¹¹ L'expression «famille de familles» est utilisée par Pier Giorgio Solinas (2010) pour indiquer les regroupements parentaux qui se mettent en place lorsque l'on va vivre auprès de parents.

¹² Les réflexions synthétisées dans cette section, découlent d'une enquête sur les modèles résidentiels et les nouvelles formes de famille effectuée en 2006/2008 (intitulée «Network di parentela, generazioni, nuove forme di famiglia») par un groupe de recherche dirigé par Pier Giorgio Solinas, dans le cadre des activités de laboratoire ethno-anthropologiques de l'Université de Sienne. Les résultats de cette recherche sont en partie repris dans l'ouvrage collectif rédigé par Grilli et Zanotelli (2010). L'enquête a eu lieu dans les provinces de Sienne et d'Arezzo (notamment dans quelques communes du Val di Chiana Senese et Aretina, du Chianti, de la Valdelsa et du Valdarno) caractérisées, jusqu'à un passé récent, par un système de métayage. La première phase de l'enquête se constitue d'un travail préparatoire, de reconnaissance des sources démographiques disponibles (sources ISTAT, recensements de la population, archives communales) qui a permis d'établir un tableau référentiel général des deux provinces (Grilli 2008). On a ensuite procédé à une enquête ethnographique (interviews approfondies, histoires de familles et reconstruction des réseaux de parenté) en particulier dans les communes de Castelnuovo Berardenga, Sinalunga, Torrita di Siena et qui s'est élargie jusqu'à inclure des familles rencontrées lors de précédentes enquêtes ethnographiques de la fin des années 1980 sur des «ménages pluri-nucléaires liés au métayage» (Grilli 1997), sur les zones de la «matrimonialité» (Solinas, Grilli 2002), sur l'immigration des bergers sardes et sur l'immigration paysanne originaire de la Basilicate (Grilli 2007).

¹³ Dans le recensement de 2001, les couples non-mariés (avec ou sans enfants) constituaient un pourcentage encore peu important (4,32% du total), par comparaison avec les moyennes d'autres pays européens, mais non négligeable une fois envisagé à l'échelle nationale (3,64%). On obtient la preuve indirecte de l'affirmation, au cours de ces dernières années, d'une façon de former une famille sans se marier, ou dans laquelle le mariage est précédé par une cohabitation, grâce au constat d'une augmentation constante du nombre d'enfants nés d'une mère célibataire, qui passe d'envi-

ron 10% du total des naissances en 1999 à plus de 35,74% en 2014, un pourcentage nettement supérieur à la moyenne nationale qui se situe autour de 27% du total des naissances (Demoistat: déclarées à l'état civil pour les naissances, années 1999-2014).

¹⁴ À ce propos C. Bonvalet (2003) a inventé la notion opérationnelle de *famille-entourage locale*, pour décrire le fonctionnement d'une famille caractérisée par la proximité résidentielle et le partage d'intérêts et de ressources qui unissent les noyaux des parents à ceux des enfants et parfois des frères.

¹⁵ Le travail ethnographique mené à Cagliari dans les années 2005-2008, fait référence à environ 99 entretiens semi-directifs, dont 74 avec des femmes âgées de 24 à 45 ans; à des conversations informelles et des notes de terrain. La recherche à Cagliari a été conduite dans deux quartiers, San Benedetto et Pirri, traditionnellement caractérisés par une couche moyenne supérieure pour le premier, et une couche populaire pour le second. La crise économique a aussi modifié la physionomie des quartiers. Les jeunes générations de la classe moyenne, elles aussi concernées par la précarité de l'emploi, une fois mariées ne peuvent pas supporter le coût des loyers ou acheter des maisons dans la zone de San Benedetto, et elles vont de plus en plus vivre à Pirri. Les deux quartiers changent ainsi lentement d'aspect et les différences initiales s'atténuent. Cette enquête a été effectuée dans le cadre de la recherche ELFI (Explaining Low Fertility in Italy), une comparaison entre 4 villes italiennes (Cagliari, Naples, Bologne et Padoue), sur le thème de la faible natalité et de la culture de la reproduction.

¹⁶ Les données du recensement de 2001, fournies par l'état civil de la ville de Cagliari, montrent la présence d'un pourcentage important de familles avec un seul enfant (42,52%). De manière globale en Italie, chez les femmes nées entre la fin des années 1950 et le début des années 1960, le pourcentage de femmes avec un seul enfant est de 32% (ISTAT, Ministero delle politiche per la famiglia 2007).

¹⁷ La loi italienne prévoit l'entretien des enfants jusqu'à ce qu'ils aient une indépendance économique, et à leur tour ils auront des devoirs d'assistance envers leurs parents âgés en cas de besoin et de non autosuffisance. De même entre frères et sœurs, est prévu le paiement d'une pension alimentaire «au cas où cela serait strictement nécessaire». Cela peut aussi comporter les dépenses pour l'éducation et l'instruction s'il s'agit de mineurs (Livre I, titre 13, article n° 433 du Code Civil). Le paiement de la pension alimentaire est prévu dans des cas de graves nécessités entre gendres et belles-filles et entre belles-mères et beaux-pères.

¹⁸ *Genia(e)* est le terme utilisé pour indiquer les groupes de descendance patrilinéaires.

Bibliographie

- D. Albera, P.P. Viazzo 1992, *La famiglia contadina nell'Italia settentrionale, 1750-1930*, in M. Barbagli, D.I. Kertzer (a cura di), *Storia della famiglia italiana, 1750-1950*, Il Mulino, Bologna, 159-189.
- M. Ariotti 1988, *Non desiderare la donna d'altri. Gruppi sociali, parentela e matrimonio nella comunità mezzadrile di Prodo*, Angeli, Milano.
- C. Attias-Donfut, N. Lapierre, M. Segalen 2002, *Le Nouvel esprit de famille*, Éditions Odile Jacob, Paris.
- M. Barbagli 1984, *Sotto lo stesso tetto. Mutamenti della famiglia in Italia dal XV al XX secolo*, Il Mulino, Bologna.
- M. Barbagli, D.I. Kertzer (a cura di) 1992, *Storia della famiglia italiana 1750-1950*, Il Mulino, Bologna.
- M. Barbagli, M. Castiglioni, G. Dalla Zuanna 2003, *Fare famiglia in Italia. Un secolo di cambiamenti*, Il Mulino, Bologna.
- F. Benigno 1985, *Una casa una terra. Ricerche su Paceco, paese nuovo nella Sicilia del Sei e Settecento*, CUECM, Catania.
- F. Benigno 1992, *Per un'analisi del gruppo core-sidente nella Sicilia moderna: il caso di Noto nel 1647*, in G. Da Molin (a cura di), *La famiglia ieri e oggi. Trasformazione demografiche e sociali dal XV al XX secolo*, Cacucci, Bari, 187-203.
- H. Bresc 1986, *La famille dans la société sicilienne médiévale*, in *La famiglia e la vita quotidiana in Europa dal '400 al '600. Fonti e problemi*, Ministero dei Beni culturali, Roma, 187-206.
- C. Bonvalet 2003, *La famille-entourage locale*, «Population», 58, 9-44.
- A. Cadoret 2008 [2002], *Genitori come gli altri. Omosessualità e genitorialità*, Feltrinelli, Milano.
- C. Capello 2008, *Nella terra dei legami forti. Famiglia e parentela a Tramonti e nel Sud d'Italia*, in A. Rosina, P.P. Viazzo (a cura di), *Oltre le mura domestiche. Famiglia e legami intergenerazionali dall'Unità d'Italia ad oggi*, Forum, Udine, 203-220.
- J. Carsten (ed.) 2000, *Cultures of Relatedness: New Approaches to the Study of Kinship*, Cambridge University Press, Cambridge.
- M. Castiglioni, G. Dalla Zuanna 1995, *Una 'via italiana' alla transizione?*, in G.A. Micheli (a cura di), *La società del figlio assente. Voci a confronto sulla seconda transizione demografica in Italia*, Angeli, Milano, 48-72.
- N.N. Colclough 2010, *Variation and Change in Land Use and Settlement Patterns in South Italy: Ascoli Satriano 1700-1990. The Making of Southern Agro-Town*, «History and Anthropology», 21, 1, 1-17.
- C. Conti, G. Gualtieri 2014, *Matrimonio all'italiana... o forse no*, «Neodemos.it», <http://www.neodemos.info/matrimonio-allitaliana-o-forse-no/>.
- Ph. Cowan, C. Cowan 2003, *New Families: Modern Couples as New Pioneers*, in M.A. Mason, A. Skolnick, S.D. Sugarman (eds.), *All Our Families. New Policies for a New Century*, Oxford University Press, New York-Oxford, 196-219.
- A. Cutolo 2010, *Individui in famiglia. Parentela e costruzione del sé in una ricerca nell'aretino*, in S. Grilli, F. Zanotelli (a cura di), *Scelte di famiglia. Tendenze della parentela nella società contemporanea*, ETS, Pisa, 79-96.
- G. Dalla Zuanna, G.A. Micheli (a cura di) 2004, *Strong Family and Low Fertility: a Paradox? New Perspectives in Interpreting Contemporary Family and Reproductive Behaviour*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht.
- G. Da Molin 1990, *La famiglia nel passato. Strutture familiari nel Regno di Napoli in età moderna*, Cacucci, Bari.
- F. D'Aloisio (a cura di) 2007, *Non son tempi per fare figli. Orientamenti e comportamenti riproduttivi nella bassa fecondità italiana*, Guerini, Milano.
- M.G. Da Re 1990, *La casa e i campi. Divisione sessuale del lavoro nella Sardegna Tradizionale*, CUEC, Cagliari.
- J. Davis 1989 [1973], *Pisticci: terra e famiglia*, Teda Edizioni, Castrovillari.
- G. Delille 1988 [1985], *Famiglia e proprietà nel regno di Napoli (XV-XIX)*, Einaudi, Torino.
- S. D'Onofrio 2000, *Identité et parentés en Sicile*, «L'Homme», 154/155, 225-240.
- S. D'Onofrio 2011, *Babel und Bibel. Des nouvelles parentés déjà anciennes*, in M. Gross, S. Mathieu, S. Nizard (éds.), *Sacrées familles! Changements familiaux, changements religieux*, ERES, Toulouse, 23-40.
- F. De Singly 2003, *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Armand Colin, Paris.
- M. Godelier 2004, *Métamorphoses de la parenté*, Fayard, Paris.
- M. Godelier 2011, Préface, in M. Gross, S. Mathieu, S. Nizard (éds.), *Sacrées familles! Changements familiaux, changements religieux*, ERES, Toulouse, 7-11.
- N. Ginatempo 1994, *Donne al confine. Identità*

- e corsi di vita femminili nella città del sud, Angeli, Milano.
- A. Gribaldo 2010, *Conflitto, vischiosità e scelta. Negoziazione delle relazioni parentali in contesto urbano in Italia*, in S. Grilli, F. Zanotelli (a cura di), *Scelte di famiglia. Tendenze della parentela nella società contemporanea*, ETS, Pisa, 79-96.
- S. Grilli 1997, *Il tempo genealogico. Le famiglie dei mezzadri in una fattoria Toscana*, L'Har-mattan Italia, Torino.
- S. Grilli 2007, *Gente del posto, toscani d'altrove. Tre studi di caso su famiglia, reticoli migratori e matrimonio*, Il Segnalibro, Torino.
- S. Grilli 2008, «Un nuovo spirito di famiglia». *Casa, famiglia e parentela nella Toscana meridionale*, in A. Rosina, P.P. Viazzo (a cura di), *Oltre le mura domestiche. Famiglia e legami intergenerazionali dall'Unità d'Italia ad oggi*, Forum, Udine, 143-169.
- S. Grilli, F. Zanotelli (a cura di) 2010, *Scelte di famiglia. Tendenze della parentela nella società contemporanea*, ETS, Pisa.
- S. Grilli 2010, *Famiglie senza matrimonio. Informalità delle relazioni e continuità parentale in area senese*, in S. Grilli, F. Zanotelli (a cura di), *Scelte di famiglia. Tendenze della parentela nella società contemporanea*, ETS, Pisa, 113-141.
- A. Guarnieri, C. Iaccarino, S. Prati 2011, *E con gli stranieri? Ci andiamo a nozze*, «Neodemos.it», <http://www.neodemos.info/matrimonio-misto-allitaliana>
- J. Hajnal 1965, *European Marriage Patterns in Perspective*, in D. Glass, D. Eversley (eds.), *Population in History: Essays in Historical Demography*, Aldine Publishing Company, Chicago, 101-143.
- F. Héritier-Augé, E. Copet-Rougier (éds.) 1995, *La parenté spirituelle*, Editions des Archives Contemporaines, Paris.
- ISTAT 2015 *Natalità e fecondità della popolazione residente*, https://www.istat.it/it/files/2015/11/Natalit%C3%A0_fecondita_2014.pdf.
- ISTAT, Ministero delle politiche per la famiglia 2007, *La famiglia in Italia. Dossier Statistico*. <http://www.consequor.it/Link/istat2007.pdf>.
- P. Laslett 1965, *The World we Have Lost*, Methuen, London.
- M. Livi Bacci 2001, *Two Few Children and too Much Family*, «Daedalus», 2, 139-155.
- M.R. Marella, G. Marini 2014, *Di cosa parliamo quando parliamo di famiglia*, Laterza, Roma-Bari.
- R. Merzario 1981, *Il paese stretto. Strategie matrimoniali nella diocesi di Como: secoli XVI-XVIII*, Einaudi, Torino.
- B. Meloni 1984, *Famiglie di pastori: continuità e mutamento in una comunità della Sardegna centrale (1950-1970)*, Rosenberg & Sellier-Istituto Superiore Regionale Etnografico, Torino-Nuoro.
- L. Mencarini, D. Vignoli 2014, *Pochi bambini in Italia nel 2013? Tutto come previsto*, «Neodemos.it». <http://www.neodemos.info/articoli/pochi-bambini-in-italia-nel-2013-tutto-come-previsto/>.
- G.A. Micheli (a cura di) 1995, *La società del figlio assente. Voci a confronto sulla seconda transizione demografica in Italia*, Angeli, Milano.
- G.A. Micheli 2008, *Due famiglie forti. Materiali per una rilettura dei modelli mediterranei di riproduzione sociale*, in A. Rosina, P.P. Viazzo (a cura di), *Oltre le mura domestiche. Famiglia e legami intergenerazionali dall'Unità d'Italia ad oggi*, Forum, Udine, 69-93.
- M. Minicuci 1989, *Qui e altrove. Famiglie di Calabria e di Argentina*, Angeli, Milano.
- M. Minicuci 1994, *Dalle famiglie alle clientele*, «L'Uomo», 1/2, 157-215.
- G. Murru Corrigan 1990, *Dalla montagna ai Campidani. Famiglia e mutamento in una comunità di pastori*, EDES, Sassari-Cagliari.
- M. Naldini 2006, *Le politiche sociali in Europa. Trasformazione dei bisogni e risposte di policy*, Carocci, Roma.
- A. Oppo (a cura di) 1990, *Famiglia e matrimonio nella società sarda tradizionale*, La Tarantola Edizioni, Cagliari.
- B. Palumbo 1991, *Madre madrina. Rituale, parentela e identità in un paese del Sannio (S. Marco dei Cavoti)*, Angeli, Milano.
- B. Palumbo 1997, *L'identità nel tempo. Saggi di antropologia della parentela*, Argo, Lecce.
- C. Papa 1985, *Dove sono molte braccia è molto pane*, Editoriale Umbra, Foligno.
- R. Parisi 1999, *Costruire una nuova società: famiglia, parentela e gruppi locali a Ponza nel Settecento*, «Etnosistemi», 4, 135-147.
- R. Parisi 2001, *Il paese dei signori. Rappresentazioni e pratiche della distinzione*, L'Ancora del Mediterraneo, Napoli.
- R. Parisi 2007, *Il figlio unico a Cagliari. Fra scelta e costrizione*, in F. D'Aloisio (a cura di), *Non son tempi per fare figli. Orientamenti e comportamenti riproduttivi nella bassa fecondità italiana*, Guerini, Milano, 37-67.
- R. Parisi 2008, *Attraversare confini ricostruire appartenenze. Un'etnografia delle coppie italo-marocchine*, Aquilegia, Milano.
- R. Parisi (a cura di) 2014, *Frontiere mobili del cambiamento. La famiglia omogenitoriale nel processo di trasformazione delle relazioni pa-*

- rentali e sociali, numero monografico di «Voci. Annuale di Scienze umane», 11.
- H. Paxson 2004, *Making Modern Mothers. Ethics and Family Planning in Urban Greece*, University of California Press, Berkeley-Los Angeles-London.
- G. Peruzzi 2008, *Amori possibili. Le coppie miste nella provincia italiana*, Angeli, Milano.
- L. Piasere, P.G. Solinas 1998, *Le culture della parentela e l'esogamia perfetta*, CISU, Roma.
- G. Ranisio 2007, *Tre e più figli. Le nuove famiglie numerose oggi*, in F. D'Aloisio (a cura di), *Non son tempi per fare figli. Orientamenti e comportamenti riproduttivi nella bassa fecondità italiana*, Guerini, Milano, 95-114.
- D.S. Reher 1998, *Family Ties in Western Europe: Persistent Contrasts*, «Population and Development Review», 24, 2, 203-234.
- P. Resta 1991, *Parentela ed identità etnica. Consanguineità e scambi matrimoniali in una comunità italo-albanese*, Angeli, Milano.
- A. Rosina, R. Fraboni 2004, *Is Marriage Loosing its Centrality in Italy?*, «Demographic research», 8, 149-172.
- A. Rosina, P.P. Viazzo (a cura di) 2008, *Oltre le mura domestiche. Famiglia e legami intergenerazionali dall'Unità d'Italia ad oggi*, Forum, Udine.
- C. Saraceno 2012, *Coppie e famiglie. Non è questione di natura*, Feltrinelli, Milano.
- E. Scabini, P. Donati (a cura di) 1988, *La famiglia "lunga" del giovane adulto: verso nuovi compiti evolutivi*, Vita e pensiero, Milano.
- M. Segalen 2005 [2003], *Legami di parentela nella famiglia europea*, in M. Barbagli, D.I. Kertzer (cura di), *Storia della famiglia in Europa. Il Novecento*, Laterza, Roma-Bari, 479-512.
- I. Signorini 1981, *Padrini e compadri. Un'analisi antropologica della parentela spirituale*, Loescher, Torino.
- I. Signorini 1982-1983, *Il legame amichevole irreversibile: ideologia e prassi dell'amicizia nella relazione di comparatico*, «Uomo e cultura», 29-32, 87-94.
- P.G. Solinas, S. Grilli 2002, *Aree di matrimonialità nella Toscana meridionale*, CISU, Roma.
- P.G. Solinas 2004, *L'acqua strangia. Il declino della parentela nella società complessa*, Angeli, Milano.
- P.G. Solinas 2010, *La famiglia. Un'antropologia delle relazioni primarie*, Carocci, Roma.
- B. Vatta 2011-2012, *La dipendenza fa la famiglia. Forme e culture familiari nel Friuli Venezia Giulia contemporaneo*, Tesi di dottorato, Università degli Studi di Udine, ciclo XXIII.
- P.P. Viazzo, F. Zanotelli 2008, *Dalla coresidenza alla prossimità. Il modello mediterraneo tra razionalità e cultura*, in A. Rosina, P.P. Viazzo (a cura di), *Oltre le mura domestiche. Famiglia e legami intergenerazionali dall'Unità d'Italia ad oggi*, Forum, Udine, 95-116.
- A.L. Zanatta 2008, *Le nuove forme di famiglia*, Il Mulino, Bologna.

Riassunto

Il peso della appartenenza: famiglie e parentele in Italia tra permanenze e trasformazioni

Molti studiosi parlano di ‘anomalia’ del modello familiare italiano caratterizzato dalla persistenza di ‘legami forti’ in presenza di scelte ‘deboli’. Nonostante le profonde trasformazioni nella vita familiare, per effetto dell’abbassamento dei tassi di natalità e nuzialità, della perdita di centralità del matrimonio, dell’emergere delle unioni libere e dei figli nati fuori dal vincolo del matrimonio, il fare famiglia è ancora fortemente condizionato dalle logiche dell’appartenenza familiare e parentale, visibili primariamente nelle scelte residenziali, nella qualità e intensità dei legami che uniscono le generazioni. Il saggio si propone di analizzare tale anomalia, riconnettendo la situazione attuale a quella del recente passato in cui varie ‘culture della famiglia e della parentela’ caratterizzavano le differenti realtà della penisola. I cambiamenti e le permanenze nei processi di formazione della famiglia vengono messe a fuoco a partire dalle ricerche etnografiche condotte dalle due autrici, rispettivamente sui processi di nuclearizzazione e i modelli residenziali in un contesto della provincia toscana e sulle scelte procreative in un ambito urbano sardo, lette in relazione alle trasformazioni dei modelli familiari e ai cambiamenti che hanno investito la cultura della riproduzione in un’epoca di bassa natalità.

Parole chiave

Famiglia; Parentela; Transizione demografica; Modelli residenziali; Culture della riproduzione; Italia.

Summary

The Weight of Belonging: Families and Kinship in Italy between Persistence and Transformations

Several scholars have referred to the ‘anomaly’ of the Italian family model characterized by the persistence of ‘strong ties’ in the presence of ‘weak choices’. Several scholars have referred to the ‘anomaly’ of the Italian family model characterized by the persistence of ‘strong ties’ in the presence of ‘weak choices’. Italian family is deeply influenced by the logic of kinship belonging, despite transformations in family life. These transformations include decreasing natality and nuptiality, the spread of unmarried couples and births outside of marriage, connected to the loosening of the centrality of marriage. The persistence of the logic of kinship belonging are visible in the residential proximity between parents and adult children and in the strong moral obligations across generations. This essay aims to analyse this ‘anomaly’, reconnecting the current situation to that of the recent past in which various ‘cultures of family and kinship’ characterized the different contexts of the Italian peninsula. Persisting and changing characteristics in the process of family formation are analysed starting from ethnographic research carried out by two scholars: the first is related to the evolution of residential models in a Tuscan province (Siena), and the second focuses on procreative choices in a Sardinian urban context (Cagliari) characterized by low birth rate.

Keywords

Family; Kinship; Demographic transition; Residential models; Cultures of reproduction; Italy.